

« LES HEURES CANONIALES », Jacques Leclercq-K., « Jumièges à Ciel ouvert », 2016

Texte du catalogue de l'exposition

La pièce inédite de Jacques Leclercq-K. pour l'abbaye de Jumièges renoue avec ses œuvres réalisées à l'aide de longues cannes de fibres de verre de couleur franche.

L'artiste a jaugé la demande du site avec un à propos brillant caractéristique du créateur : décliner une pratique esthétique à l'aune du patrimoine existant. Patrimoine de taille, à Jumièges. La contrainte fut libératoire assurément pour l'artiste qui imagine un monumental rideau, orgue à tuyaux, un gigantesque diagramme d'ondes sonores, une portée musicale mystérieuse, trois métaphores signifiantes pour être toutes trois du domaine du son. Les sonorités monacales apparaissent matérialisées dans une création de la plus grande clarté. De la plus belle clarté. Le blanc pur des vingt-quatre lignes, interrompues d'une lettre initiale, à un endroit ou un autre, sur cadre de pierres blanches délavées par le temps. Le contraste audacieux joue et se joue de l'immaculée teinte dédiée à la pureté morale et physique des locataires ancestraux. Dieu que ce blanc est parfait, là, dans la deuxième chapelle du rond-point du chœur gothique de l'église Notre-Dame, et s'élève, rectiligne sans faille en dépit des vides vers les hauteurs absolument célestes du site, lieu de recueillement, de méditation, d'envol.

L'œuvre évoque « une relation entre l'élévation spirituelle des moines bénédictins et le rayonnement céleste », précise son auteur. C'est dire aussi le dialogue terrible entre le temporel et le spirituel. Tentative interrompue par un espace vide que l'on croirait tracé, lui aussi, un « vide matière », une impuissance à monter plus haut, à atteindre l'idéal, tel le clown du poète qui désespérément cherche à toucher « ce lapis dont l'azur / Couvre notre prison mouvante ! »*. Cependant que d'en haut pleut une sorte d'écho, un semblant de réponse : répons divin ou appel avorté ? Rebonds des sons ou sons nouveaux, tant espérés. Jacques Leclercq-K., capable de s'engager pour la cause environnementale à grands renforts de blocs de déchets d'aluminium comprimés (« Le Potager du fou », Les Environnementales 2006), poserait-il la question, de façon limpide, même en filigranes, du cri camusien de l'homme face au vide existentiel.

Les vingt-quatre heures du jour et de la nuit sont bien là, marquées huit repères canoniaux : *Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies*, des temps sonnés, métalliques, immuables, détenteurs d'un ordre drastique, clé de l'humilité, de l'effacement, avant la libération. L'art contemporain environnemental rigoureux exige de l'œuvre qu'elle soit à sa juste place, résonnance du site car nourrie par le site. « Les heures canoniales » le sont par excellence.

Découvrir la sculpture de Jacques Leclercq-K. est d'abord une sensation esthétique puissante, quasi violente ; de l'ordre de la séduction ; mais raffinée, audacieuse, en osmose : une émotion incontournable. L'élan de la structure filiforme est magistral. La structure s'impose ; et le regardeur peut en rester là, comblé par le dessin blanc, lignes blanches sur pierres blanchâtres, légèreté sur arcades gothiques élancées, sculpture sur architecture. « L'irruption de la géométrie », un bonheur avoué, pour cet artiste.

Le site choisi par Jacques Leclercq-K. est composant de l'œuvre qui déverse dans cette architecture grande ouverte à la lumière une charge dynamique peu ordinaire, quasi électrique.

L'artiste reprend ce module qu'est pour lui la tige en fibre de verre longue et fine, qu'il utilise depuis 1987 et qui lui permet, en les rassemblant, d'ériger des fulgurances gracieuses dans le paysage (« Angle rouge », 1986, « Anémographes flottants », Paris, La Villette, 1988, « Les Sources complémentaires », 1995). Le coloriste se révèle à travers ces cannes, qu'il recouvre de rouge carmin, de bleu lavande, de jaune, de noir. Réminiscence des années passées en Pays Dogon, où l'artiste fut marqué par la puissance du mythe et de son expression populaire, avec les couleurs qui éclatent au soleil. C'est pourtant le bâti gothique sur lequel l'artiste a jeté son dévolu, à Jumièges : construction vertigineuse béante, traversée par les vents dominants, c'est un paysage mégalithique troublant, tranquille et inquiet à la fois, qu'a découvert Jacques Leclercq-K. à l'extrémité de « la

plus belle ruine de France », écrivait VICTOR HUGO. L'artiste côtoie régulièrement le monumental : « Pyramides de paille » (baie de l'Authie, 1992), « Rivière de lin » de 4 kilomètres (Vallée de Friolet, 1997), « Cathédrale de ballots de paille » (Ouroux-en-Morvan, 1989, « La Faille de Betten-court » (Vallée de l'Airaines 2004). La paille compressée, matériau pauvre, rebus transformé, référence à la nature, contre l'appropriation de l'œuvre et la société de consommation : l'artiste manifeste son intérêt pour l'« Arte Povera ». Jacques Leclercq-K. livre volontiers qu'il « aime voir les gens arpenter (ses) installations ». Il reconnaît son attirance pour le Land Art, à partir des années 1980, la veine européenne de ce mouvement, moins frontale avec la nature, voire qui la respecte. Il invite Nils-Udo en 1985 à participer à une exposition en Baie de Somme, « Plein Vent » et en 1987 il rencontre Christo, à New-York.

« Les heures canoniales », composition « dessinée » avec un jeu de lignes juxtaposées, n'est pas sans rappeler l'art optique, qui, ici, génère une vibration, un éclat lumineux, provoquant presque une instabilité chez le spectateur. L'artiste « recherche l'étonnement », l'émotion esthétique en somme, à partir du « genius loci » et du « réservoir mental de concepts visuels (dans lequel) le lieu (...) choisit ».

Avec « Les heures canoniales », l'artiste a créé une forme minimaliste et légère qui comble sa passion esthétique dans un lieu où, confie-t-il, le « génie du lieu est presque trop fort ». Et lorsque Jacques Leclercq-K. ajoute que son souhait est de « changer l'état d'un lieu, un moment...chercher l'esprit de la musique ou de la poésie », le but est atteint.

JEAN-MARC BARROSO

* « Le saut du tremplin », Odes Funambulesques, Théodore de Banville, 1857